

Chère Nurith,

Poétique du cerveau m'a saisie. Je ne m'attendais à rien car entre Poétique et Cerveau, je ne voyais aucun lien. Le titre m'était une énigme.

*Vatersland*, pour commencer, c'est 1943, ma date de naissance.

Et de cette naissance à la mort de ta mère, le périple suit un pavage qui s'édifie en jeux de patience à travers différentes zones, celles de la mémoire, dont l'imprécision est une ressource. De cette ressource les traces sont relancées, *ravivées*, par l'interaction des neurones miroirs, en face à face, visage riant contre visage riant, la mère et le bébé fille, déjà comprendre a lieu dans la réflexion katoptrique de deux bouches fendues pareil.

Cela me rappelle les photos de photomaton avec ma mère, joue contre joue attachées pour tenir à deux dans le petit cadre de la photo. Mais je me voulais différente. Je cherchais à lui dissembler.

Et pourtant, oui, l'homme est mimétique

Même si on s'en défend. On revient à Gabriel Tarde, *Le Bon...*

On y revient aujourd'hui sous diverses formes. Ainsi j'ai remarqué la référence récente dans un catalogue de l'opéra Bastille à *Le Bon* ce sociologue des foules, qui se trouve cité dans le catalogue de « Moïse et Aron » pour justifier le phénomène de foule, incroyable rappel livresque d'un écrit problématique auquel Freud critique a répondu en 1921 sur les racines pulsionnelles d'une contagion qui conduira plus tard au phénomène de fascination collective sous l'influence d'un Führer....

Mais ici, c'est la bonne imitation, celle qui opère par l'autre par intériorisation de traits vocaux en liaison avec les mouvements du visage, l'expressivité donc qui fait lien entre personnes, une « imitation » fondamentale complexe et lente à se constituer en processus de subjectivation pour que l'enfant apprenne au contraire à se séparer. As-tu déjà parlé au psycholinguiste phonéticien Ivan Fonagy, malheureusement décédé ?

Cependant comme toujours quand les vieux thèmes font retour, ils s'ornent de subtilités nouvelles pour inspirer des pistes jamais suivies. Bien sûr il s'agit d'une mimétique qui ne se limite pas à la reproduction du même, mais est orientée vers la différenciation. C'était le point fort d'une présentation qui proposait de comprendre autre chose que le mimétisme qu'on invoque toujours pour expliquer un premier stade du comportement du langage.

Les neurones miroirs font dépasser le stade de la duplication réflexive.

« Comprendre-entendre »

Les vieux mots comme « empathie », un peu passés de mode aujourd'hui parce qu'ils évoquent des philosophies de l'herméneutique qu'on a voulu dépasser, *Einführung*, refont leur apparition, mais cette fois intégrés au processus actif de la « simulation incarnée » de gestes orientés déjà vers la demande de retour. Magnifique, primordial, et pourtant déjà si élaboré que le bébé a à sa disposition la palette entière des sons de toutes les langues, ce que Roman Jakobson a dit déjà dans *Son et sens*. L'enfant est le potentiel du multilinguisme. C'est vers ce potentiel-source que nous tournent les langues, et nullement vers une « langue-mère » pure, à l'origine de toutes les autres !

Oui la peinture vocale et ses formes projetées sont là avant la sélection qui conduit l'enfant ensuite à réduire le stock pour rendre plus distinctement préférable ce qui deviendra audible à ses proches, dès lors forcément appauvri. Le poète il me semble force la bouche à retrouver les qualités de sons effacés dans cette sélection. Il rattrape les gutturales assourdies, les diphtongues perdues, les aléas du prononcé, les sons enfouis de l'oublié, le babil et ses rythmes, la musique et ses battements du sein de la mère. Déjà, le bébé « intonne » la voix de sa mère ou du proche entourage, associant le bruit d'un objet à un mouvement interne structurant déjà l'échange. Il est frappant de voir l'enfant encore incapable de « parler » comme on dit, s'animer quand il reconnaît dans la liste des mots qui lui est proposée, des expressions qui lui parlent. Tandis qu'il le crâne ceint d'une couronne de cosmonaute très élégante d'ailleurs, résillée et toute scintillante d'électrodes, on le voit réagir expressivement. Et c'est cette expressivité lui venant de la résonance des sons prononcés qui est véritablement le langage et son articulation, à la fois celle propre du futur être de langage que nous sommes au berceau, et celle commune du milieu qui nous sculpte de proche en proche.

Ainsi ton film Nurith explore-t-il les dessous neurologiques de l'expressivité vers l'acquisition motivée du sens, que nous apprennent les scientifiques.

Et Lalangue ?

J'aurais insisté sur l'ajustement qui prend tant de temps, le lent travail d'accolement que suppose et exige aussi la reconnaissance des formes de lettres à dire qui deviendront nos chartes et tableaux de signes jusqu'aux graphes les plus savants des spécialistes des langues et des mathématiciens.

Très importante alors nous apparaît, à moi tout spécialement, l'articulation intime de ces chartes de sons propres à chacun de nous – la « singularité » est une notion sur laquelle l'accent a été mis - avec la mise en relief (le relief étant ce qui reste et ressort), des liaisons de « lalangue », concept lacanien repris par Jean-Claude Milner avec lequel je travaille dans ma poésie, pas pour en tirer une théorie de plus, ni pour la corriger ou la nier, mais parce que je suis convaincue que le poète la sollicite sans la chercher. De fait, elle est aussi introuvable que la scène primitive. Il faut la composer pour lui donner une évidence de vie.

L'accent sur la lecture

Elle est magnifique. D'un tracé à l'autre, formant fenêtre s'est constitué pour toi comme tu l'as dit avec sobriété, d'un coup, un jour, le don de lire apparu sans préparation, et pourtant, longuement modelé et pétri dans l'échange charnel, au gré des jours, au rythme des moments alternants de la vie. Mais comment passer de l'épaisseur de la chair sensible aux linéaments si fins d'une texture lisible ? La question est posée je crois, posée comme un mystère au dessus du milieu clos traversé de fils arachnéens de nos complexions internes. La lecture intéresse les sciences cognitives. Mais oui. La dictée aussi dont on voudrait entendre la voix vive qui la profère, et le fait pour l'enfant de donner un son à la syllabe qu'il voit. Transition d'un sensoriel à l'autre, multi-inter-modalité qui est à la clef du sentir-entendre-comprendre.

Lire pour les Grecs comme tu sais sans doute c'est pâtre, répartir, en rapport avec le nomos. Svenbro a travaillé ce radical nem- de la voix lectrice faisant d'ailleurs de la lecture une activité d'essence féminine.

Tu scrutes la phonie des mots et t'en étonnes, tu cherches la racine et les mots explosent en plusieurs radicaux possibles, *skeph* ! Trois expressions pour trois mers, Gaza, Jerusalem et la mer morte. Une carte nous montre ces racines en leur lieux, et tes chartes de sons deviennent des partitions, bien sûr, celles de tous en un milieu, et la tienne si singulière laissant vibrer ta langue en mosaïques.

C'est ta reconquête, celle d'une accentuation subjective par laquelle tu reprends ton bien perdu de petit bébé quand tu avais tous les sons de la terre à ta disposition.

Toi poète

« Asp », et « Esp » soufflerais-je ici, en inspirant- expirant et ton hébreu vivant le fait. Te voilà maintenant poète à ta façon. Je n'avais pas mesuré jusqu'à ce film en particulier, le poids au sens propre que tu donnes aux mots que tu prononces. Ou plutôt, si ! Je le savais. Mais là, Poétique du cerveau le prouve. Le prouver ne veut pas dire le démontrer avec des arguments, mais l'avérer avec l'évidence d'une ponctuation visuelle par la projection. Je n'ai jamais su ce qu'était une « image » (quand par exemple j'en discute avec Marie-José Mondszain), je suis toujours démunie, en mal de d'accès à la saisie de ce qu'on appelle de ce nom. Je trouve cela difficile, hautement difficile. J'ai besoin d'entendre pour comprendre, et d'associer dans l'immédiat un son, un rythme et un bout de vue, une brillance, un éclat, une tâche, un angle, un frémissement qui floute le vu. Je trouve aussi cela chez toi. Un presque rien offert en silence, pas un silence pour le silence, un silence pour laisser venir le son qu'on imagine d'un quelque chose qui bouge.

A chaque syllabe son poids auditif, à bien faire entendre, non sans une certaine véhémence de voix. Tu parles avec une véhémence profonde comme Joëlle Léandre à qui Scelsi disait de lui trouver un son vrai, ventral, venue du fond, un son qu'elle dit avoir mis des années à trouver. Mais ta véhémence est douce, pas ventrale et rugissante comme l'instrument de la contrebassiste.

Mon oreille a entendu ensuite, et brodé, Atem, le souffle en allemand que tu as évoqué en hébreu, arôme de l'atmosphère maternelle jusqu'à l'expiration de ta mère.

Est-ce vrai que « hébraïté » veut dire passage d'une rive à l'autre ? J'ai besoin de le savoir (pour un roman achevé qui va sortir)

Langue et langue

Les deux sens de la langue que tu connais de l'intérieur, l'organe et le parler se parlent, Qu'est-ce que c'est ce parler entre organe du muscle de la langue et du parler articulé que la langue bien cachée sert à articuler vers l'autre ? le muscle sanguin de la bouche avec les sons voisés venus du fond, oui, ensemble, coopèrent faisant d'un mixte inaudible, amorphe, un son pour un sens. Pas beaucoup de place ici, décidément, pour le silence véritable.

Note qu'en français aussi, mais pas en allemand ni en anglais, c'est pour le muscle et la langue, le même mot ; La langue est palatale. La « langue-organe » œuvre dans la forge d'un sombre palais.

La langue-muscle participe au parler pour la poète que tu es. Tandis que la « tongue » anglaise se déclame sur le plateau. Elle claque comme les claquettes de Dany Kay que petite j'adorais voir chanter-jouer de ses semelles sur une piste de danse.

Quel rapport ? sons perdus-réentendus

Tu cherches par les mots et leurs effluves, l'odeur du vert qui te dégoûtait enfant, d'un dessus de coussin que j'ai eu l'impression de sentir comme toi qui le disais en faisant passer l'image de ces sièges où ce dessus vert justement n'était plus visible.

Ainsi je me suis dit : en effet il faut que la chose en jeu soit passée, perdue (l'objet-perdu des lignes de la *Passagèreté* de Freud), pour que cela se présente (autrement) dans le poème.

La sensation travaille au passé.

j'ai écrit mes mouettes au dessus de Cadaquès (poème que tu as entendu chez Tschann l'an dernier, en y retournant, alors même que je ne les entendais plus). Leurs sons de caquets me hantaient comme recouverts de cet oubli qui explique qu'on ne parle jamais de ce qui importe sur le moment même.

J'aurais dû noter les noms des personnes que tu as fait parler. Je connaissais Ansermet que je suis allée saluer à la sortie. Bien sûr, des noms m'étaient bien familiers. C'était une bonne idée de réunir des scientifiques, et pas une fois ils ne nous ont déployé leur savoir ex cathedra, forts de leur science expérimentale de labo. Tu m'excuseras de ne pas les nommer. Je devrais pour être complète avoir tout noté. Dans le noir, c'était difficile. Je n'avais pas de papier sauf une ancienne carte de visite trop petite.

Alors, ce qui m'est resté ?

Une fenêtre claire sur la rue, par où tu combines en mémoire et conjugue l'épais avec le fin, la consonne avec le fluide. Entre les deux, tactile, un message du goût t'annonce quelque chose de non prédictible. Cela se profère et s'éprouve sans coordination établie, mais tu le vis dans tes lobes découpés à l'hôpital où tu montres sans hésiter non pas tes intérieurs, inside out, mes tes tranches de paquets nerveux découpés méthodiquement dans le box d'une machine qui t'inspecte. L'appareillage rejoint la Poétique, comme le filet d'électrodes sur la tête du petit garçon, nullement apeuré.

On a tout vu, sauf la « boîte noire » du cerveau. Pourquoi ?

Eh bien parce que c'est tout le contraire que tu nous découvres. C'est en effet la boîte blanchâtre et filandreuse qui s'est imposée à nous sur l'écran.

Ton film tourne ainsi une page définitive, celle de la tradition de la boîte noire. Il n'y a plus rien de caché dans cette boîte. Tout se voit comme à l'extérieur. L'intérieur n'a plus de consistance, juste une capacité à se reformer à chaque instant, d'un agir à l'autre. Ce n'est pas la « disparition de l'intériorité », c'est la disparition d'une localisation de ce qui se passerait à l'intérieur de quoi ? Question idiote au regard de ce qui s'expose d'à peine mystérieux.

Racines dehors :

Multiplicité de racines à recomposer par le poète, à même le matériau d'un milieu surexposé d'embranchements nerveux, intriqués et vibrillonnants, telle est la condition que ton film propose à l'être-de-langage que nous sommes, doués de l'organe de parole, inachevé encore.

Vivante, tu te laisses ainsi anatomiser livrée aux neurochirurgiens, comme les cadavres se laissent inertes découper sur la table d'anatomie de leurs parties. Tu fermes les yeux, tandis que ton cerveau se transforme en spirales, chaque bandelette enlevée après l'autre. Vésale est présent pour en faire au spectateur l'offrande osée de tes synapses. Quelqu'un a dit ensuite, c'est une première ! C'est vrai. Je le dis aussi, jamais vu se dérouler une telle fiction biologique au cinéma. Tu ne déroules pas les bandelettes de ton histoire personnelle, tu mets sur la table le support innervé de ta partition poétique.

C'est l'envers du récit, ses dessous savamment décomposés, pour faire comprendre le début en partant de la fin.

(Pour Nurith, impressions immédiates, Antonia, Paris le 6-7 novembre 015).